

Allocution de Dominique de Villepin

Au vernissage de l'exposition Zao Wou-Ki, le 4 décembre 2015

Cher Amis,

J'ai connu beaucoup d'épreuves en politique, mais je crois que, ce soir, c'est la plus dure que j'aie eu à subir. En effet, je reste bouche-bée. Parler devant tant de beautés est un exercice cruel. Nous sommes entourés des plus belles œuvres de *Zao Wou-Ki*. Elles nous imposent le respect et le silence. Pourtant, j'ai envie de vous faire une confidence, je suis heureux ce soir, arrivant directement de Paris, d'être avec vous dans cette magnifique Fondation Gianadda. Je me sens un peu comme l'oiseau migrateur qui, ayant parcouru de branches en branches l'univers, un univers relativement désolé d'ailleurs en ce moment, montagnes, gouffres, un univers douloureux, a le bonheur de pouvoir faire une halte dans un oasis merveilleux. Vous l'aurez compris, cet oasis, c'est cette Fondation de beauté ce soir. Mais, devant la beauté et la paix que nous éprouvons devant ces merveilleuses toiles, comment oublier le bruit, comment oublier la fureur du monde ? Celle qui retentit chez nous, en Europe, en Afrique, au Moyen-Orient, d'un monde à la peine, frappé par la violence et souvent par la désespérance. Je voudrais que nous mesurions, les uns et les autres, la chance que nous avons, le privilège que nous avons, de pouvoir effectuer un tel partage de beauté, partage de l'art et partage de la culture. Je veux donc fortement exprimer ma gratitude à la Fondation Gianadda ainsi qu'à toute son équipe, au maire de la Ville de Martigny, au commissaire de l'exposition, l'ami et le très talentueux, Daniel Marchesseau, on le voit d'un coup d'œil, à l'émotion que l'on ressent ici, et bien sûr à toutes les institutions, tous les collectionneurs qui ont prêté des œuvres, à commencer par ma très chère Françoise Marquet qui veille sur l'art et la mémoire de Wou-Ki, avec à ses côtés l'œil expert de Yann Hendgen. Je ne peux pas oublier les personnalités, vous tous qui êtes là, Gao Xingjian, Sam Szafran, Monique Barbier-Müller et mon amie Marie-Claude Char. Cette gratitude, je la ressens plus fortement que jamais face à la tentation de la peur, de la violence qui saisit notre monde, car nous mesurons, nous nous rendons compte de la force de l'art. L'art qui noue des dialogues impossibles, qui nous fait toucher l'insaisissable, qui nous fait voir l'invisible et qui éloigne au moins quelques instants la bête innommable. Prenons conscience, à cet instant, des pouvoirs de l'art. L'art qui bouscule les frontières, l'art qui fait reculer les certitudes et les préjugés, l'art qui élargi le cercle d'une vie. La force de l'art, elle éclate encore plus aujourd'hui, à l'heure inquiète pour l'avenir, car à quoi bon disaient les poètes, les philosophes, les intellectuels, à quoi bon l'art, la culture, à quoi bon la poésie dans un temps de détresse. Et bien, la réponse nous la connaissons : Winston Churchill l'a donnée lui-même au milieu de la guerre quand on lui demandait de réduire le budget de la culture. Il répondait : « *mais alors pourquoi nous battons-nous ?* » La réponse, nous la connaissons aussi, ici, en ce lieu. Zao Wou-Ki est la figure même du créateur qui parle à son temps. La figure même du créateur vers laquelle nous voulons, nous devons nous tourner. Plus que jamais nous avons besoin de lui, plus que jamais nous avons besoin de l'amitié et de la fraternité que nous offre, à travers son œuvre, Zao Wou-Ki. En effet, nous en

avons besoin pour affronter la dureté du monde. Zao Wou-Ki connaissait les drames de l'histoire, il connaissait les drames de la vie. Il a connu les convulsions de la Chine, l'effondrement d'un empire vieux de milliers d'années, lui, qui était le descendant d'une lignée de lettrés. Il a connu le Paris au lendemain de la guerre, le Paris des tickets de rationnement, des soupentes froides, des repas clairsemés. Il a connu aussi les drames intimes. L'intimité de la dépression qui ronge la vie. Il a accompagné son épouse May des années durant dans le calvaire de la maladie.

Mais plus encore, dans sa peinture, Zao Wou-Ki était le maître du chaos, du plein et du vide, des jambages généreux ou encore déliés. C'est bien l'enseignement que nous donne ses toiles. La peinture, oui la peinture peut dompter la catastrophe. La peinture peut enfermer dans son cadre toute la profondeur des drames cosmiques. Je pense à cette toile extraordinaire, *la Nuit Remue* de 1956 qui est au Musée de Chicago dont d'autres toiles, d'autres expositions naîtront. Toutes les toiles ne sont pas ici. C'est le privilège des grands peintres, il reste toujours à découvrir qui, à travers ses rouges, ses bleus, ses blancs, ses noirs, offre un ballet de signes, un ballet de couleurs merveilleux. La peinture de Zao Wou-Ki ne s'isole pas du monde, il absorbe au contraire les secousses du monde, il agit en sismographe de l'humanité.

Maître du chaos mais aussi maître de la vie, maître de la vie en quête d'une nouvelle harmonie. Rappelons ses mots à lui, inscrits sur l'affiche qu'il confectionne dans les jours les plus violents de Mai 68. Il fit une affiche pour les étudiants, les étudiants parisiens et il écrit au milieu de cette affiche la formule « *Vivants, d'abord* ». Nous mesurons aujourd'hui à la fois la force et l'ironie du message ! Vivants d'abord avant toute révolution, Vivants d'abord au-delà de toute révolution, c'est-à-dire capable de créer, capable d'aimer pour changer le monde avec la fraternité comme point de départ de tout. Sa vision de l'histoire était celle d'une genèse, d'un recommencement permanent. Ce que nous a montré Zao Wou-Ki, c'est que le drame de la création, le choc des forces élémentaires, se jouent à nouveau chaque jour à chaque instant. Il est la trame de nos vies, de nos consciences du temps où le commencement et la fin sont toujours entremêlés. Ce qu'a cherché Zao Wou-Ki, c'est également le surgissement du sens. Voilà l'issue de sa recherche picturale dans les années 50 lorsqu'il s'éloigne de la figuration première pour avancer dans le monde des signes purs. Il a trouvé sa véritable voie lorsqu'il a laissé danser les caractères sur la toile, lorsqu'il a laissé éclater ces orages de sens, à l'exemple de cette autre toile fondatrice la *Foule Noire* de 1955. Ce qu'il exprime encore peut-être et surtout, c'est la fraternité. Cette fraternité dont nous éprouvons ce soir tant le besoin. Une fraternité avec son corolaire qui est la puissance du don. Son parcours avec les peintres, avec les musiciens, avec les poètes en témoigne magnifiquement. Il faut saisir à quel point, pour celui qui s'élance seul dans le vide à l'épreuve du choc et du chaos du monde pour s'atteler à la création d'une œuvre, est nécessaire la puissance humaine, la présence d'une main amie, d'un regard qui prennent alors une valeur primordiale. Ce défi, c'est le défi de tous les créateurs. René Char au contact direct avec l'ennemi nazi, Michaud au voisinage des drogues, tous mesurent le prix, la valeur du partage humain, fraternel. Tous s'enrichissent de l'échange. Tous s'abreuvent aux sources d'une confiance renouvelée. En ces temps d'épreuves, nous avons besoin de Zao Wou-Ki pour nous nous approprier la diversité du monde quand tout nous renvoie à la peur de l'autre, quand tout nous renvoie à

l'intolérance. Notre monde plus difficile plus complexe que jamais, notre monde mystérieux des terres inconnues et de la découverte de l'autre, a cédé la place à l'incompréhensible d'un monde sans profondeur. Nous en Occident, nous faisons face au sentiment d'un décentrement, d'un renvoi à la marge des affaires du monde. Sur les autres continents, les identités sont en proie aux doutes, sont en proie aux flammes, parce que les identités léguées par les traditions et les croyances ont laissé la place à une rationalité technique, scientifique et politique. Le désenchantement du monde a nourri toutes les violences et tous les désespoirs.

Dans ce contexte, l'art de Zao Wou-Ki est avant tout une passerelle, vous le vérifierez en regardant chaque tableau, une main tendue. C'est une passerelle bien sûr entre l'Orient et l'Occident, c'est une passerelle entre la tradition et la modernité. Lui, venu de l'adoration de Paul Klee, de Cézanne, de Matisse, il a reparcouru le chemin vers les origines, il a redécouvert la technique âpre des peintres chinois classiques, leur recueillement, leur intensité dans le tracé et le pinceau. Il a redécouvert, au gré de son cheminement d'homme et d'artiste, les encres qui ont été si importantes dans les illustrations de poèmes et qui ont pris une place croissante dans son œuvre. Il a redécouvert le paysage jusqu'à ces moments lumineux que nous avons passés ensemble avec Françoise au Pavillon de la Lanterne où alors même qu'il éprouvait une certaine fatigue, une certaine difficulté à peindre ses toiles à l'huile, il redécouvre l'aquarelle à l'extérieur, sur le motif cette fois. Il découvre et redécouvre sans cesse le foisonnement de la nature.

Oui, nous avons besoin de Zao Wou-Ki plus que jamais pour croire en l'art et comprendre l'homme. L'art contemporain lui-même semble parfois abandonner sa mission de vigie. Trop d'œuvres sont vouées à l'éphémère, au concept froid, à l'illusion plastique. Trop d'œuvres nous tendent un miroir complaisant, adoptant les codes de la communication de masse pour se noyer en elle. Trop d'œuvres n'ont d'autre vocation que de servir de décor. Or, la fonction de l'art, c'est bien de déranger, de hanter. C'est la force des œuvres d'un Zao Wou-Ki, d'un Kiefer, d'un Barceló, d'un Soulages, d'un Sam Szafran : ne pas laisser indifférent, obliger le spectateur à sortir de sa réserve, à s'interroger, à emprunter des chemins inconnus.

L'exemple de Zao Wou-Ki nous montre que l'art est inséparable de la vie. L'art est une quête. L'art de Zao Wou-Ki est habité par l'exigence de vérité. Il faut avoir vu peindre Zao Wou-Ki, cette patience, ce retour perpétuel au canevas, cette longue méditation qui gonflait l'œuvre de labeur. Plus encore, l'art de Zao Wou-Ki est habité par la passion de la vie. La peinture pour lui ne se distinguait pas de la vie. Cela veut dire qu'il vivait pour peindre. Il se sentait vivre quand son corps éprouvait et transmettait au pinceau les vibrations de la lumière et de la couleur. Cela veut dire que l'art de Zao Wou-Ki était inséparable de l'amitié. Il avait une capacité d'admiration - voilà un sentiment qui fait bien défaut à notre époque - une capacité d'admiration qui lui faisait reconnaître, dans les hommes, les talents et les prodiges. Il s'entourait de grands artistes sans même le savoir, avant même qu'ils ne sachent eux-mêmes qu'ils étaient de grands artistes, de grands poètes, des peintres comme des musiciens. Il affirmait ainsi sa confiance dans l'autre comme dans la vie.

L'art de Zao Wou-Ki, c'est le surgissement de l'instant dans le temps. C'est l'art de l'étincelle du réel. Zao Wou-Ki, par sa peinture, a ouvert le présent et l'a rendu habitable. Il l'a travaillé, il l'a creusé pour l'affranchir de la peur, de la hantise du passé ou de l'avenir. Il a créé des toiles qui sont des moments du présent arrachés au temps. C'était bien là l'essence de sa méthode. A chaque question sur sa journée ou sur sa santé, il répondait toujours de la même façon : « *je travaille, je travaille* », ce qui pour lui était une façon de dire : « *je vais bien* », tout va bien. La terre continuait de tourner dans le bon sens. Le labeur, comme nous le voyons, était bien le cœur de sa vie. A chaque fois comme pour la première fois, il ressentait le bonheur et la douleur de peindre un tableau, qui bouscule, qui apprivoise, qui grandit, qui cherche. C'est donc très naturellement que le peintre rencontre ses amis poètes et que la peinture s'allie en lui à la poésie.

Ce n'est pas un hasard d'ailleurs si Zao Wou-Ki avait décidé de nommer ses toiles en fonction d'une date, plus que d'un sujet. Loin de les épingle sur une chronologie, il s'efforçait ainsi de les singulariser. Il les parachevait, il les mettait au monde, comme on donne une date de naissance à un enfant pour tout Etat civil.

Cher Amis, voir ses œuvres ce soir, c'est un peu adresser une prière à la vie. C'est faire acte de vie dans un temps de mort. C'est faire acte d'espérance envers et contre tout. C'est ce qui fait qu'il ne peut y avoir de politique digne de ce nom qui ne soit pas bâtie sur la culture, sur le partage, sur l'échange entre les hommes. Parce qu'il n'y a rien de plus fondamental pour l'homme que d'entrevoir l'absolu, de s'arracher à la nécessité en choisissant la voie qui est la sienne à travers une chanson fredonnée, un dessin griffonné, une toile admirée dans un musée. Parce qu'un concert, une exposition, une pièce de théâtre est aujourd'hui le temple dispersé de la démocratie, nous devons plus que jamais faire vivre la culture.

Ce soir, nous sommes heureux, car nous pouvons nous laisser envahir par ces lumières venues d'un autre monde et une fois revenus à nos occupations quotidiennes, nous saurons que leur étincelle continue à vivre en nous, à travers nous. Avec elles, Wou-Ki et son sourire confiant, Wou-Ki le musicien, car il chantait, Wou-Ki le peintre, le poète, Wou-Ki le magicien, toujours soucieux de questionner le monde, de rassembler, de réconcilier dans une œuvre faiseuse de dialogue et faiseuse de paix.

Je vous remercie.